

La chronique
de
Jean Bouret

Sept jours avec la peinture

Mardi-Mercredi

Le charme de la chronique ne serait-il pas l'anachronisme ? Ainsi cette semaine, alors que s'ouvre la Biennale de Paris, j'ai envie de parler de choses plus anciennes : les calendriers, le papier peint, Jean Dubuffet, Sao Paulo... Il faut dire aussi que la Biennale ne m'inspire guère et qu'au demeurant Marc Albert Levin, qui n'a pas atteint la limite d'âge fixée par cette institution (moins de trente-cinq ans) y pourvoira.

La Biennale de Paris a été la création de Raymond Cogniat. Haut fonctionnaire ayant du goût, il fit tout pour promouvoir cette institution qui montre à quel point les jeunes peintres détestent la peinture et font tout aussi pour la détruire. Raymond Cogniat est l'un de mes rares aînés qui ont aimé et aimé la jeunesse et mon amitié pour lui est fidèle, mais en voyant ce à quoi ont abouti tant d'efforts, de démarches, de diplomatie, je me dis qu'il a eu bien tort d'ouvrir cette boîte à Pandore, et je me renforce dans mon opinion que la jeunesse constitue une catégorie dont il faut se méfier parce que, contrairement à ce que l'on croit, elle n'a nulle imagination créatrice, pas d'originalité profonde, et pense de plus que nous la gênons dans son désir d'expansion en ne disparaissant pas assez vite de la scène avec notre bagage. La Biennale de Paris tord franchement le cou, en effet, à tout ce que les gens de ma génération ont pu défendre et aimer, la peinture, au bénéfice de ce qu'on appelle l'objet et qui peut être un serpent en baudruche, un moulin à prières en plexiglas, une accumulation de boîtes à conserves, un cube en bois peint, un bac à photos, une plaque de Ripolin, trois femmes nues plaquées argent... On n'objectera que la Biennale a du moins une vertu qui est de constater un état, mais là je répondrai qu'elle ne représente pas un état général, mais une seule partie de cet état, car d'autres jeunes peintres existent dans une voie très différente, qu'ils prennent eux aussi pour la voie de la vérité, leur vérité, tout aussi valable peut-être ! Cela dit, Jacques Lassaigne a eu le mérite, qui n'est pas mince, d'accoucher le phénomène, et il l'a fait expertement. Si je n'étais pas si snob, je trouverai ce snobisme de la Biennale amusant, mais venons-en au calendrier qu'une exposition à l'agrégat d'Orly nous montre dans son histoire et son actualité.

Jeudi

Le calendrier des Postes est un beau sujet de méditations poétiques, à défaut de plaisir esthétique. Survivance du « potlach » tribal cher aux mères de Durkheim, Mauss et Lévy-Strauss, ce cadeau que nous font les facteurs en échange d'un don en monnaie, chaque fin d'année, a une histoire qu'il n'est pas nécessaire de raconter, puisque tout le monde la connaît, sinon dans le détail, du moins dans le général. Qu'on sache seulement que l'administration des P.T.T. n'est pour rien dans le calendrier, officiellement, au contraire des timbres, et que c'est une tolérance consentie aux facteurs de se livrer à l'édition de l'Almanach, encore qu'on ne leur consente point d'aller montrer les résultats à la façon du marquis de Priola qui invitait les dames à compulser sa collection très galamment.

Ce que j'ai appris, par contre, à Orly, c'est qu'il y avait un « empereur du calendrier » en la personne de François-Charles Oberthur, imprimeur à Rennes, ou du moins son dernier descendant, François-Charles, ayant fondé son industrie sous Napoléon III. En fait aussi, l'exposition



Fragment de tenture révolutionnaire

d'Orly est un panégyrique de l'imprimerie Oberthur, organisé par un conseil en relations publiques, de fort adroite façon ; il n'y manque même pas l'accent social dûment souligné d'une plume alerte au catalogue.

Il n'y aurait aucune raison de s'étendre ici sur le calendrier. Si ce calendrier n'était pas la seule image présente en des millions de foyers, donc la seule présence « artistique ». Or qu'en est-il de l'art dans le calendrier ? Rien, strictement rien ! Le calendrier c'est l'anecdote la plus plate au service du jour le plus mauvais, l'exaltation du chef quel que soit le chef : Napoléon III, Mac-Mahon, Pétain (ah ! ce calendrier 1943 où l'on voit ce vieux mannequin accueillir les enfants). A tout prendre on préfère la naïveté totale de la 6 ch. Renault passant devant la ferme du père Jules en 1926, ou le « Thé sur la terrasse » de 1910, ou trois « nannas » en robe à tournure lèvent le petit doigt sur l'anse des tasses devant un faux balcon d'atelier de photographe.

Je ne sais si les Oberthur eurent jamais un conseiller artistique en leur maison, s'ils se pliaient simplement aux désirs du représentant des facteurs choisissant lui-même ce qui, dans son cerveau, plairait le plus à la clientèle, mais ce que je sais, c'est que pour une reproduction d'un tableau de Van Gogh il y a cent images sans le moindre intérêt comme cette photo d'une cavalière ou ce bateau devant La Baule, ou le barrage d'Oraison.

On va s'attendrir sur le mill-neuf-centième des almanachs rassemblés à l'exposition, comme sur les vieilles images du « Magazine Pittoresque », et puis tout va continuer. En 69 on verra Jacques Anquetil battre le record de l'heure, le général embrasser le cardinal, B.B. au Tyrol, ou Léon Zitrone donner le départ du Grand Prix. Mais on ne verra ni « le Bain turc » ni « la Belle Zélie » en l'hon-

neur d'Ingres. Quant au facteur il aura quand même ses étrennes, le pauvre, il ne les aura pas volées, étant donnée la minceur du salaire officiel. Il est facteur des Postes et non pas des Muses. Les Oberthur non plus !

Vendredi

Beauté du papier peint ! Je reviens une fois encore au Musée des Arts décoratifs visiter l'exposition consacrée à trois siècles de production tant artisanale qu'industrielle, de cette admirable et souple matière qui fait d'un mur banal une cage à rêves. Jamais exposition ne fut plus réussie que celle-ci, peut-être parce qu'elle fut faite avec beaucoup d'amour et beaucoup de science, beaucoup de généreux concours aussi, de collectionneurs, d'industriels, de décorateurs.

La place du papier peint dans l'habitation française a été extrêmement importante. Il n'y a eu depuis une quarantaine d'années que la peinture des murs intérieurs a pris le dessus sur le papier. Ce sont encore une fois les architectes de la pureté, dans la suite de « Le Corbusier le Sec », qui ont banni motifs et fleurettes de nos chambres et de nos salons, car dans mes jeunes années on ne jurait que par les cretonnes de Paul Dumas dans les provinces à poutres et vieux meubles. Le principe du papier était « d'habiller » le mur, et l'on ne s'étonne donc point que la corporation des « cartiers, feuilleteurs, maîtres dominotiers, imprimeurs d'histoire » se fonde en 1540, que les Papillon père et fils inventent les raccords dans les papiers à la feuille entre 1680 et 1750, facilitant ainsi le collage, jusqu'à ce que Réveillon enfin, entre 1765 et 1789, joue dans le papier peint le rôle qu'avait joué Oberkampff dans la toile imprimée. Turquetil, Zuber, Almé Chenavard... tous ces noms jalonnent l'histoire du papier peint qui est dé-

coratif, moralisateur à la Révolution, colonialiste au XVIII^e siècle, romantique sous Balzac, prétentieux sous Poincaré, et d'un parfait goût de bonniche en 1925. A la fin du XVII^e siècle, les papiers peints venaient du Japon et de Chine jusque dans les salons des châteaux. Aujourd'hui encore, dans la maison de Mme de Staël à Coppet, le papier peint chinois n'a pas perdu ses tons et il a deux siècles ! L'influence anglaise ce sont ces veloutés, soufflés ou tontillés qui font épais, cossu, calfeutré, mais mettent en valeur l'acajou, le cuir et l'argent à partir du XVIII^e siècle. Toute l'histoire se lit à travers les dessins, et les romanciers ne se sont pas privés de le faire, on aurait pu même ajouter une section extraits littéraires sur le papier peint à l'exposition si elle n'était déjà si vaste, une section cinéma aussi. Il y aurait, dit-on, un retour au papier peint, tant mieux ! Mais où pourront donc le coller les locataires d'immeubles percés de tant de baies qu'il reste à peine une paroi pour accrocher le calendrier des Postes ?

Samedi

Le plus jeune des peintres actuels n'est pas à la Biennale de Paris. Il est au Musée des Arts décoratifs et c'est le sexagénaire Jean Dubuffet. Ce matin j'avais reçu une invitation à aller lui rendre hommage, mais comme j'étais presque sûr de ne pas le rencontrer parce qu'il se méfie de la foule, des interviews, du public et des officiels, je n'ai pas hésité à aller « aux Coulemelles », dans le Gâtinais, où l'on m'en avait signalé une fameuse éclosion. Je pense qu'il me pardonnera d'avoir fait ce choix, d'autant plus que la coulemelle grise, ocre, rosée au pied et blanche ressemble à un Dubuffet de l'année 46, et que lui, le peintre, est aussi un homme de la nature, gourmand de l'œil autant que de la bouche, et qu'il comprend les choses.

Il n'y a pas si longtemps d'ailleurs, j'étais devant des Dubuffet à Venise, au Palais Grassi, et depuis que j'ai fait amende honorable (après avoir pendant quinze ans, mis toute la mauvaise foi possible à détester cet homme), je vais souvent voir des tableaux chez Geiger, rue de Seine. Ce qu'il y a de rigolo là-dedans, c'est que j'en ai voulu à Dubuffet parce qu'à mon idée, il malménait la peinture à l'époque des Hautes Pâtes. En fait, il est l'un des rares à lui être resté fidèle à cette peinture, et à employer encore les « moyens » de la peinture, alors que les jeunes n'ont de cesse de la détruire et de la remplacer.

Dubuffet, dont j'attends avec impatience les écrits qui doivent paraître chez Gallimard, n'a jamais été très facile à vivre parce que c'est en fait un peintre d'humeur, comme il se montre aussi un peintre de saisons et d'époques, mais il présente cet avantage de connaître merveilleusement la peinture des autres, l'ancienne et la nouvelle, et son dédain du « culturel » est celui du « cultivé ». Je pense que Dubuffet est l'image parfaite du siècle dans les questions que la peinture a posées aux artistes concernant le temps, le mouvement, l'espace et la texture, et dans la façon dont il les a résolues. En répondant par une mythification de l'absurde, il évitait de prolonger cette notion d'absurde pour en revenir à la nature pure et simple. Il y a du Jean-Jacques Rousseau dans ce bonhomme, greffé sur du Cuvier. En donnant 150 dessins et 25 tableaux à l'Etat, il me semble qu'il l'enrichisse assez pour qu'on lui tende un petit bouquet de remerciements, en forme de bouquet des champs. C'est donc ce que je fais, cueillant mes coulemelles.